

Pro italico sermone apud Helvetios

L'italien. Entre Suisse et Europe

Lorenzo Tomasin

[trad. Lucie Tardin]

Le plurilinguisme est l'un des aspects les plus remarquables de la Suisse et contribue considérablement à la construction de son image sociale et de son prestige culturel.

La coexistence de plusieurs langues sur un même territoire, dans une même société, dans une même politique, s'opère en Suisse selon une formule tout à fait unique. Selon le linguiste Tullio De Mauro, dont la récente disparition a retenti bien au-delà des frontières italiennes, le *miracle* d'un tel plurilinguisme est essentiellement dû aux proportions réduites du pays. Or, de nombreux exemples analogues démontrent que le succès du modèle helvétique ne tient pas entièrement à l'échelle restreinte de son application. Attribuer sa réussite à un simple fait quantitatif n'est autre qu'un escamotage, dans une Europe hésitante, voire même incapable d'élaborer une solution plausible pour la gestion de son multilinguisme, à la fois toujours plus exacerbé et plus pauvre.

Ce n'est pas seulement la cohabitation des langues nationales en soit, mais plutôt les différentes formes qu'elles adoptent qui influencent de manière décisive la perception de la Suisse à l'étranger, surtout dans le paysage linguistique européen. Ce dernier connaît de nombreux autres cas de bilinguisme local, mais aucun n'est comparable à la situation helvétique d'intégration : dans la littérature sociolinguistique, l'on trouve de nombreuses formes de bilinguisme séparatif (notamment les cas de la Belgique ou du Trentin-Haut-Adige) qui sont souvent indiqués comme des contre-exemples, au moins implicitement négatifs, du modèle suisse.

On ajoute à cela que grâce au cadre linguistique particulier de la Confédération, aucun des grands pays frontaliers ne pourrait envisager la Suisse comme un appendice ou un satellite socioculturel proprement dit. En ce sens, le plurilinguisme n'est pas seulement un élément caractérisant, mais aussi, bien que de manière limitée sur le plan culturel, une véritable garantie de liberté.

Dans une excellente étude publiée récemment par l'« Osservatorio linguistico della Svizzera italiana » (*Le lingue in Svizzera. Analisi dei dati delle Rilevazioni strutturali 2010-*

12, Bellinzona, 2016) émerge cependant un problème mis en évidence par les données démographiques les plus récentes : le plurilinguisme helvétique tend constamment à se résoudre en un *monolinguisme régional*, et cela principalement pour l'allemand et le français. Concrètement, les langues nationales ont donc tendance à se barricader dans leurs régions respectives, favorisant ainsi un nivellement linguistique en fonction des grandes régions voisines qui exercent naturellement une influence culturelle hégémonique. Avec pour conséquence un évident désagrègement de la cohésion helvétique. La Suisse, étant effectivement moins un organisme plurilingue, qu'un agrégat de territoires monolingues, s'en trouve alors d'autant plus morcelée.

Dans cette dynamique, l'italien représente – de par son statut *minoritaire*, mais pas seulement – une exception intéressante et pour le moins partielle. Il s'agit en effet d'une langue nationale qui, plus que les autres, se projette *au-delà* des frontières de sa propre région linguistique de référence. En inversant un cycle ayant perduré de la moitié du siècle passé jusqu'au début du XXI^e siècle, l'italien est aujourd'hui la seule langue nationale à posséder plus de locuteurs *en-dehors* de sa région linguistique de référence qu'en son sein. À ce jour, 52,9 % des italophones suisses n'habitent pas dans les cantons du Tessin ou des Grisons.

Il est important de rappeler que ce phénomène tout particulier apparaît dans un contexte où la composante non-suisse n'est plus déterminante dans les équilibres de l'italophonie en Suisse, puisque la majorité des italophones résidant en Suisse possède la nationalité. Résultat : aujourd'hui, les personnes qui parlent italien en Suisse sont, bien qu'en faible majorité, suisses et ne résident pas dans le canton du Tessin.

Il s'agit d'un mouvement que je n'hésiterais pas à élever au moins à titre d'exemple. L'italien (comme devraient aussi le faire le français et l'allemand, mais ils y tardent) circule et se développe en Suisse, et cela même *en-dehors* de sa région de référence, en se mélangeant fructueusement avec les autres langues nationales et légitimant ainsi sa présence *au-delà* de ses territoires autochtones. C'est sans doute là qu'on distingue une différence fondamentale avec les autres expériences européennes et extra-européennes de bi- ou de plurilinguisme, fondé sur l'isolement réciproque d'aires linguistiques ou de milieux sociaux massivement monolingues.

Dans un tel scénario, où l'italien n'est pas simplement une *langue minoritaire* dans le panorama helvétique, mais une langue-laboratoire qui exprime au mieux les

potentialités du dynamisme social et culturel du pays, l'Université se voit attribuer un rôle d'une importante responsabilité.

Au-delà des données susmentionnées, l'on observe en fait une certaine résistance de la société, du système économique et du contexte de mondialisation, qui tendent à encourager l'homologation aux dépens d'une valorisation de la diversité. En effet, la détérioration de la diversité culturelle, comme c'est aussi le cas pour la biodiversité, est la résultante des processus globaux bien connus de notre temps. Les Universités, qui sont les lieux de dialogue et de formation des classes dirigeantes, et en leur sein les Facultés des Lettres en particulier, représentent cependant la meilleure défense contre ces tendances qui se répercutent négativement sur les équilibres qui régissent la société, ainsi que la culture helvétique, et les rendent reconnaissables et appréciées de par le monde.

Les études italiennes dans les Universités suisses, à l'intérieur et en-dehors de la région linguistique tessinoise et grisonne, représentent dans le cadre démographique tout juste décrit un interlocuteur fondamental pour les institutions. Les études italiennes ont non seulement le devoir essentiel de maintenir vivant et prolifique le rapport entre la culture suisse et la culture italienne, mais peut-être plus encore celui de valoriser l'italien comme symbole et incarnation d'une politique plurilinguistique, qui, de manière moins persuasive, pourrait s'articuler sur une langue majoritaire, voire même hégémonique, et qui s'adapterait avec plus de difficulté aux langues habituellement réticentes à la contamination linguistique.

En réalité, une solution alternative au plurilinguisme qui soit à la fois dynamique et centrée sur la valorisation des minorités *vivantes* existe bel et bien : elle a été proposée récemment avec conviction par certains secteurs, particulièrement les plus techniques, mais les plus faibles culturellement, du panorama universitaire suisse.

Cette alternative consiste en l'adoption d'une langue unique, étrangère à toutes les traditions culturelles du pays, subtilisée sans sa culture, sans sa littérature et sans son histoire. Une langue, qu'une certaine partie de la culture suisse contemporaine voudrait voir se substituer à l'allemand pour les francophones, au français pour les germanophones, à l'italien pour tous, selon une logique qui ne pourrait pas être plus culturellement destructive (et dans les faits même suicidaire).

Cette langue est celle que l'Union européenne voisine s'était mise à bredouiller, avant de découvrir finalement, suite à un *referendum* local, qu'elle n'était qu'une langue étrangère.

La faute ne revient évidemment pas à cette langue : la responsabilité tout entière incombe à ceux qui n'ont pas accepté l'idée selon laquelle une société n'est saine que si elle accueille et contribue au développement de toutes les langues de son répertoire, sans s'abandonner à la tentation de la paresse ou à la chimère de la simplification, dont les coûts, qui ne sont pas seulement économiques, se révèlent tôt ou tard insoutenables.

(Intervention pour la Table ronde du 7 mars 2017, Berne, Palais fédéral : *Italianistica: quo vadis? Futuro e prospettive dell'insegnamento dell'italiano a livello universitario*).